

Entre condamnation et fascination, le tatouage entretient une relation particulière avec les sociétés et les religions. Une exposition au musée du quai Branly est l'occasion d'évoquer les gestes, les outils et la spiritualité du tatouage.

# Tatouage

Kristina Mitalaite

## La beauté du « corps de souffrance »



Tatouage (*sak yant*) pratiqué dans les temples en Thaïlande. © D.R.

Page de droite. *Stripped* (« mise à nu »), photo de l'artiste iranienne Shirin Neshat, 1995. © Christie's Images, London/Scala, Florence

Kristina Mitalaite est docteur en sciences religieuses.

**L**e tatouage se répand dans la société occidentale à grande vitesse. Cet engouement ne fait pas l'unanimité. La méfiance envers cette « modification corporelle » – le tatouage est souvent mis dans la même catégorie que le piercing, la scarification, l'implant – est en partie due à son passé criminel (il a été particulièrement répandu dans les prisons, parmi les gangs et chez les marginaux, etc.). Mais cette réticence occidentale vient aussi de l'interdit biblique du tatouage relayé en partie par le christianisme et l'islam, qui marque l'inconscient culturel européen. Le Lévitique (19,28) dit en effet : « Vous ne vous ferez pas d'incisions dans le corps pour un mort et vous ne vous ferez pas de tatouage. »

### Éloge de la douleur et rite d'initiation à la mort

L'interdiction lévitique rapproche le marquage du corps de la mort. En fait, certains tatoués expliquent que marquer sa peau, imposer un changement à sa nature, revient à défier la mort dont l'approche est signifiée par les rides. Certains peuples perçoivent les tatouages comme le signe de l'éternité : après la mort, les marques des tatouages nous accompagneront, contrairement aux richesses. Le maître japonais du tatouage Horimitsu affirme le contraire : le tatouage ne possède que la vie limitée des êtres vivants.

Le procédé du tatouage est perçu par ses détracteurs comme une sorte de barbarie ou la soumission à une douleur gratuite. En fait, personne, même la nature la plus sensible, n'acceptera de se faire tatouer sous anesthésie (un tatoueur explique que ce serait comme se rendre sur le sommet de l'Everest en hélicoptère). Une première raison, peut-être la plus importante, est que le tatouage est un rite de passage dont la douleur est partie constituante. Ainsi la souffrance subie se pose comme un fait religieux, ou encore comme un parallèle avec la souffrance du martyr mis à l'épreuve de sa foi. La violence de la douleur se révèle comme une valeur positive qui exalte et purifie.

### La religion du tatouage

Comme l'explique le philosophe et sociologue Denis Jeffrey, un individu post-moderne cherche à se bricoler une religion personnelle hors du cadre des religions officielles, dans lesquelles il puise pourtant ses éléments. Si l'on se fait tatouer un phénix, il signifiera la résurrection, mais inscrite dans une sémantique proprement personnelle non-religieuse. Les tatouages de petite et moyenne tailles s'accumulent parfois sur la peau comme les marques d'une histoire individuelle ou des sortes d'ex-voto.









Tatouage traditionnel japonais.

© SP/Tattooinjapan.com/Martin Hladik

Page de droite.

Tatouage (*sak yant*) pratiqué

dans les temples en Thaïlande. © D.R.

Peigne à tatouer, Tahiti, îles de la Société, écailles, os, bambou, fibres végétales, Paris, musée du quai Branly.

© MqB/photo Thierry Ollivier, Michel Urtado/Scala, Florence

Tatouage traditionnel *batuk* pratiqué par Apo Whang Od à Kalinga (Philippines). © D.R.

Comme chaque marquage volontaire du corps, le tatouage révèle la mise en scène de son propre scénario du sacré. Ceci est particulièrement évident dans la pratique du *sak yant* (tatouage sacré) thaïlandais, où le tatouage est exécuté avec un rituel très cérémoniel par un moine-maître (*achan*). Il consiste en diverses incantations, qui canalisent les énergies du tatouage, et en l'imposition des mains sur l'image ou un passage des écritures saintes tatouées sur la peau ; le tatoué termine souvent la séance en transe. Les *achan* vivent dans des temples, comme celui de Wat Bang Phra, l'un des centres les plus importants du tatouage. Un contrat sacré s'établit entre le maître et le tatoué : ce dernier, par exemple, s'engage à suivre les cinq premiers préceptes bouddhistes (ne pas tuer, ne pas voler, aimer la chasteté, ne pas mentir, s'abstenir de l'alcool) ou encore à abandonner son passé criminel.

En Occident, la boutique du tatouage devient souvent pour un client une sorte de sanctuaire, et le tatoueur un prêtre qui aide à restaurer l'unité rompue avec soi-même, à se réapproprier son corps après une souffrance physique ou émotionnelle (on soigne une douleur par une autre). Tous les tatoués ressentent la magie intérieure de l'acte et plusieurs en parlent comme d'une expérience spirituelle.

### Les techniques

Se faire tatouer signifie ouvrir la peau et introduire une encre dans le derme. La terminologie décrivant le tatouage en japonais l'exprime bien : *irezumi* signifie « insérer » (*ire*) et « objet » ou « chose » (*zumi*). Les anciennes techniques du tatouage sont manuelles. Elles peuvent être regroupées en trois familles. Tout d'abord la « piqûre » (*pricking*). Cette technique est utilisée par les anciens maîtres japonais, qui se servent d'un outil-pinceau (*tebori*). Un petit faisceau d'aiguilles en fer (de 2 à 36) est attaché à un manche de bambou. Le pinceau saturé d'encre est tenu dans la main gauche. Les aiguilles de l'instrument passent de temps à autre sur le pinceau d'encre avant d'entrer dans la peau. Les piqures sont effectuées au rythme de 90 à 120 par minute. La maîtrise de l'art consiste dans l'insertion de l'encre en appuyant avec une pression constante afin d'éviter l'inégalité de la couleur. À Newar (Népal) une technique semblable, sous une forme plus rudimentaire, est également utilisée : la femme



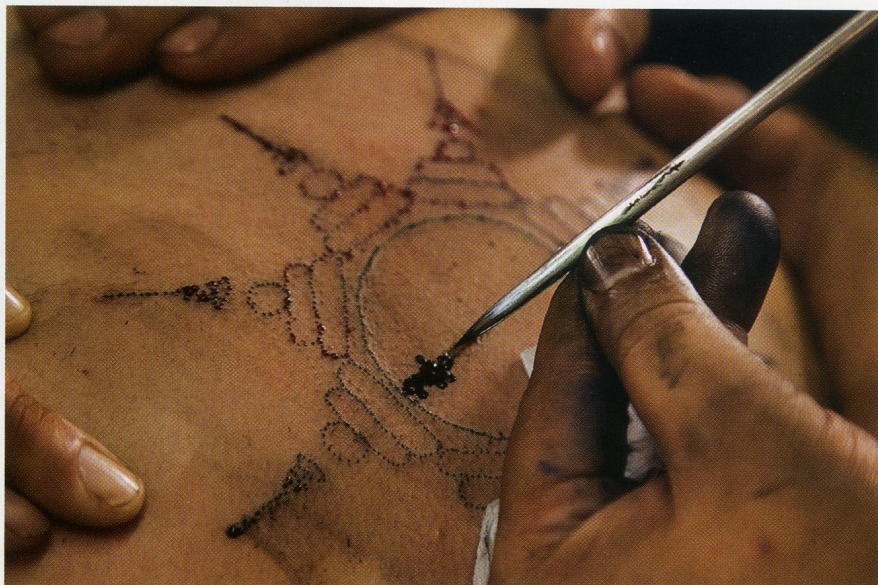
dessine le motif sur un endroit accessible de son corps ; après quoi elle perce la peau avec une simple aiguille trempée dans de l'encre.

La deuxième technique est appelée « perçage manuel » (*hand-tapping*). Deux instruments sont utilisés : un manche sur lequel sont fixées une ou plusieurs aiguilles, et un maillet pour marteler le bâton afin de permettre aux aiguilles de percer le derme et d'y introduire l'encre. Elle est pratiquée par la dernière tatoueuse de Kalinga (Philippines), devenue célèbre, Apo Whang Od, 93 ans.

Enfin, la troisième technique, autrefois pratiquée en Alaska et en Sibérie, est celle de la couture. Il s'agit de passer un fil noirci par la suie à travers la peau.

À côté de ces trois techniques, il faut mentionner la pratique du tatouage *ta moko* des Maoris. À l'origine, un tatoueur ouvrait la peau et créait un sillon avec l'aide d'un outil tranchant (*uhi*), après quoi la couleur était insérée dans la blessure ouverte par un autre instrument terminé par une dent, par exemple celle d'un requin. Cette méthode a été ensuite perfectionnée : avec le métal apporté par les missionnaires, les lames sont devenues plus tranchantes et plus fines. La scarification du sillon, labourée avec l'encre, créait sur la peau un effet de granité. Ceci permet de rapprocher ce type de tatouage de la sculpture (on dit chez les Maoris qu'on « grave et sculpte la peau »). Une autre technique et un autre outil ont été et sont toujours utilisés pour tatouer le torse, les hanches et les fesses : un instrument à dentures accroche et perce la peau, tandis que l'encre est introduite immédiatement. Cette technique crée l'effet d'un tatouage mat et lisse.

L'invention de la machine électrique en 1891 par Samuel O'Reilly a provoqué une vraie révolution dans le métier : en fait, O'Reilly a repris l'idée de Thomas Edison, inventeur des aiguilles à faire des trous dans le papier. La machine à tatouer (appelée aussi « dermographe ») la plus répandue est vibrante. Les tatoueurs utilisent différentes sortes de machines pour obtenir différents effets : la « traceuse » pour les contours, l'« ombreuse » et la « remplisseuse » pour les surfaces. Le professionnalisme du tatoueur consiste, entre autres, dans la maîtrise de ces outils. Chacun a sa propre manière de choisir la vitesse, la force d'appui, l'inclinaison des aiguilles (du bas vers le haut par exemple) qui détermine l'ombrage, la gradation des couleurs, etc.





### Le tatouage entre art et artisanat

Considérer le tatouage comme un art est toujours contesté par certains artistes classiques. Ils invoquent différents arguments : l'utilisation des « flashes », souvent des tatouages de petite taille, dessins prêts-à-porter, que l'on trouve sur les murs des boutiques ou le « book » du tatoueur. Un obstacle pour l'accès du tatouage au panthéon des arts est aussi qu'un certain nombre de tatoueurs ont du mal à avouer que leur premier intérêt est le profit financier et non la création. Une tatoueuse interviewée, Sunny Buick, distingue clairement entre les tatoueurs artistes et les artisans : selon elle, les premiers créent les dessins originaux pour les clients, ils sont capables de développer l'idée proposée, tandis que les seconds ne font que copier les dessins, ils ont besoin de références déjà existantes. Par exemple, plusieurs clients veulent ce qu'on appelle des tatouages « commémoratifs » (pour le souvenir d'une personne, d'un animal mort) et c'est au tatoueur d'exprimer cette idée du deuil dans son propre dessin. Le style des tatoueurs-artistes est reconnaissable, même s'ils exécutent une commande bien précise. La reconnaissance du tatouage comme art est rendue légitime par le fait que, comme dans l'art de la peinture, les différents styles se développent avec le temps : ainsi, un très bon tatoueur-artiste doit savoir dessiner les grands classiques occidentaux, comme les pin-up, les roses, les crânes ; exécuter un portrait réaliste à partir d'une photo ; proposer un tatouage tridimensionnel, créer dans le style abstrait (l'un des styles récents), cacher un mauvais tatouage par un autre. Bien évidemment, un tatoueur se spécialise dans l'un ou l'autre de ces styles.

### La peau comme matière première de l'art du tatouage

Le tatoueur traite une matière : la peau humaine. Elle est assez capricieuse : il faut savoir la tendre (par exemple, chez les anciens maîtres japonais, deux personnes les assistaient parfois dans cette tâche). Les peaux sont différentes : certaines sont trop dures et résistent à la pénétration, les autres sont trop molles. Sunny Buick explique que tatouer un épiderme de mauvaise qualité, c'est comme battre un tambour mal tendu. Par ailleurs, au regard du tatoueur, ce n'est pas l'individualité de la personne tatouée qui compte – sauf s'il s'agit d'une célébrité

– mais la peau et l'emplacement de l'œuvre. Autrement dit, l'individu à tatouer devient, aux yeux du tatoueur, une « toile », une « peau », un support matériel anonyme de l'œuvre d'art. Paradoxalement, c'est cette particularité de la matière qui restreint les qualités les plus créatives du tatoueur. Très peu de « peaux » acceptent de laisser le libre choix aux tatoueurs, et rares sont les artistes tatoueurs (à l'exception des célébrités mondiales comme Guy Aitchinson) à pouvoir se permettre de choisir les « projets » des clients.

Plusieurs artistes tatoueurs disent que le premier tatouage ou la première piqûre de la peau est inoubliable. L'expérience est si forte que certains apprentis ne parviennent jamais à passer à l'acte. La matière précieuse qu'il travaille et le caractère plus ou moins indélébile de son œuvre imposent au tatoueur une grande responsabilité : ainsi, certains refusent de tatouer la « peau publique » – le visage, les mains, la nuque – ou encore de graver les tatouages lourds de signification, soit par peur pour leur réputation soit en prévoyant l'impact psychologique postérieur pour le client.

Contrairement aux anciennes traditions évoquées ici, « se refaire » une peau en se tatouant devient chez les Occidentaux un acte à répétition, et non plus un rite de passage définitif. L'esprit de l'homme occidental est en développement permanent. Pour lui, se renouveler est un processus sans fin dans lequel des milliers de possibilités s'offrent à lui, tandis que dans les cultures archaïques, le marquage individuel par tatouage se rapporte d'abord au devenir collectif de la personne. ■

### À VOIR

« Tatoueurs, tatoués »,  
au musée du Quai Branly à Paris,  
jusqu'au 18 octobre.

Tampon de tatouage chrétien,  
représentant la Résurrection du Christ,  
Jérusalem, XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècle,  
Paris, musée du quai Branly.

© MqB/ photo Thierry Ollivier, Michel Urtado  
Préalablement encré, le tampon est appuyé  
sur la peau. Le dessin obtenu est suivi et tatoué  
au moyen d'une aiguille. Ce tatouage était  
pratiqué sur les pèlerins chrétiens coptes,  
syriens, arméniens, abyssins, etc.



